

De l'équilibre périlleux des extrêmes

Luc Lévesque

Number 67, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, L. (1996). De l'équilibre périlleux des extrêmes. *Inter*, (67), 15–15.

De l'équilibre périlleux des extrêmes

Le capitalisme mondial semble aujourd'hui en mesure d'accomplir ses ambitions les plus démesurées... Il ne suffirait pourtant que d'une minute à peine pour qu'il soit déstabilisé avec une force jamais atteinte. Un méga-tremblement de terre pourrait par exemple théoriquement anéantir Tokyo. Le retrait massif des capitaux japonais investis à l'étranger pour l'effort de reconstruction aurait sans aucun doute des répercussions majeures sur l'économie mondiale. À Tokyo cette épée de Damoclès est loin d'avoir inhibé l'action des développeurs et planificateurs immobiliers. La frénésie spéculative et une certaine insouciance face au destin semblent plutôt avoir été de mise jusqu'à tout récemment. Des quartiers d'affaires entiers ont été construits sur des sols qui se liquéfieraient sous l'action sismique alors que la configuration du tissu urbain rend pratiquement impossible un contrôle efficace des foyers d'incendie résultant d'une telle conflagration.

À cet égard, en attendant une décentralisation plus radicale, la multicentricité de Tokyo constitue une stratégie de rechange évitant l'annihilation potentielle des instances décisionnelles. Des centres d'affaires ont donc poussé de façon apparemment aléatoire dans toute la région métropolitaine. Le plus récent d'entre eux, prévu pour un site le long de la baie de Tokyo, est cependant resté inachevé, ayant subi les aléas de la baisse de régime de l'économie japonaise. Le résultat de cette conjoncture n'en demeure pas moins étonnant : sur un immense terrain vague, un petit objet polymorphe, étrange et rutilant, signale un imposant système infrastructural fonctionnel mais totalement sous-terrain.

Ce « centre d'interprétation pour les infrastructures d'une cité inexistante », que vient d'achever Makoto Sei WATANABE, opère un ingénieux détournement de situation. L'intervention transforme un échec politico-économique gênant en événement singulier combinant tourisme, didactisme, pragmatisme et imaginaire. Le musée K comme l'appelle MAKOTO SEI WATANABE repose là dans le vide apparent, tel un cristal impur rejeté par les flots, pointe d'un iceberg technologique, *haïku* d'une ville chaotique en devenir.

Paradoxalement, au moment où la crise empêche la complétion de ce nouveau satellite de Tokyo, un comité composé de 93 compagnies de construction japonaises destiné à étudier un projet incommensurablement plus ambitieux, s'organise à la fin de 1994, avec l'appui et la coopération du ministère de la construction. Le programme de cette recherche vise officiellement à mettre en œuvre l'expertise technologique nipponne pour trouver une solution à l'épineux problème de l'habitat face à une croissance exponentielle de la démographie mondiale, particulièrement sensible en Asie. La solution envisagée consiste dans le développement du concept d'*hyperbuilding* : un méga-bâtiment qui aurait une hauteur approximative de 1 kilomètre, une surface totale de planchers de 1000 hectares et qui pourrait offrir un habitat urbain plurifonctionnel à une population de plus de 100 000 personnes. Si l'exercice peut sembler, d'un point de vue occidental, la résurgence farfelue des utopies de grandeur des années soixante, il ne constitue en fait, par rapport au développement effréné des mégacités asiatiques et à l'avenir incertain de Tokyo, qu'une réponse pragmatique adéquate à l'échelle du problème. D'ailleurs les résultats de l'étude pourraient peut-être être utilisés plus vite qu'on le pense. En juin dernier, moment où cette étude battait son plein, le gouvernement japonais votait le premier budget d'un plan de création d'une nouvelle capitale remplaçant Tokyo, le site devant être choisi cette année en prévision d'une construction débutant en l'an 2000. Même si la perspective de l'*hyperbuilding* n'est pas encore publiquement considérée ici, elle pourrait vraisemblablement influencer les stratégies qui seront développées ultérieurement.

Treize sous-comités sectoriels ont étudié le concept d'*hyperbuilding* sous ses différentes facettes : des aspects sociologiques, psychologiques et physiologiques à des domaines plus techniques comme la sécurité, les matériaux, les structures et infrastructures. En prévision d'un forum international sur la question qui s'est tenu en octobre 1996, trois architectes ont élaboré, sur des sites de leur choix, des propositions d'*hyperbuildings*, correspondant aux conditions qui leur étaient respectivement assignées. Dans l'hypothèse de rénovation à grande échelle d'un centre urbain existant, Nobuaki FURUYA du centre de recherches avancées en science et génie de l'université de Waseda (studio Nasca) propose pour Tokyo une mégastructure linéaire au centre évidé formant une gigantesque spirale irrégulière. Paolo SOLERI qui prône depuis plus 30 ans, dans un discours eschatologique combinant des influences teilhardiennes et marxistes, la nécessité ontologique de l'hyperdensité urbaine, propose pour le désert de Mojave en Californie un complexe concentrique composé d'une mégatour et de son socle. Le projet se situe dans la lignée directe des mégacités qu'il proposait en 1965 dans son livre-manifeste *Arcologie* et dont il tente depuis de mettre en œuvre les principes dans sa communauté d'Arcosanti, située dans la périphérie désertique de Phoenix, en Arizona.

Ces deux propositions se rejoignent par leur parti pris formel unitaire et homogénéisant. Elles correspondent à ce titre à une vision urbaine qui fut très populaire dans les projets prospectifs des années soixante. Mais peut-on toujours aujourd'hui penser la ville en terme de forme omnipotente et héroïque ?

Pour Rem KOOLHAAS et l'Office for Metropolitan Architecture, la réponse est décidément non.

L'échec flagrant des prétentions de contrôle de l'urbanisme moderne coïncide avec la fugacité incontrôlable des forces de la modernisation. Une seule stratégie possible : tenter d'utiliser et d'infléchir ces forces à la manière du judoka ou du surfeur. KOOLHAAS propose pour Bangkok le positionnement stratégique d'un conglomérat tridimensionnel hybride, collage « délirant » d'entités urbaines libres d'évoluer selon des processus différentiels.

Bangkok incarne de façon aiguë la crise urbanistique actuelle. Croissance élevée de la population et faible densité y induisent une incapacité chronique des infrastructures à compenser l'expansion exponentielle et dévastatrice de la surface urbaine. Aussi dramatique que puisse sembler la juxtaposition de l'*hyperbuilding* à la ville existante, il n'absorberait en fait qu'à peine l'équivalent de l'augmentation annuelle de population à Bangkok. Il faut s'imaginer la « violence » résultant d'un développement similaire s'effectuant chaque année avec une densité soixante fois moins grande. Le questionnement que soulève l'*hyperbuilding* devient, qu'on le veuille ou non, incontournable.

L'écart d'échelle des projets de WATANABE et de KOOLHAAS illustre bien la condition paradoxale d'une situation actuelle marquée par la croissance des besoins, la puissance des moyens et l'ineffable fragilité qui régit leur mise en œuvre. Récupération de l'essoufflement d'une ambition spéculative confrontée à la réalité à Tokyo, et gigantisme virtuel correspondant à l'ampleur d'une nécessité bien réelle à Bangkok. WATANABE condense métaphoriquement dans son *Musée k* une vision urbaine compatible avec celle que déploie KOOLHAAS dans sa proposition d'*hyperbuilding*.

Plus que jamais il faudra manœuvrer avec les imprévisibles turbulences du yin et du yang... Et vivre l'équilibre périlleux des extrêmes.

Luc LÉVESQUE